

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE FANTASQUE.

Revue Critique et Littéraire

DES HOMMES ET DES CHOSES.

JE N'OBÉIS NI NE COMMANDE À PERSONNE, JE VAIS OU JE VEUX, JE FAIS CE QUI ME PLAÎT,  
JE M'EN VAIS COMME JE VEUX, ET JE MÈURS QUAND IL LE FAUT.

Vol. 7.] QUEBEC, 20 JANVIER 1849. [No. 25

## LITTÉRATURE.

### LE PASSAGE DE LA MER ROUGE.

Depuis cinq ou six ans, Marcel travaillait à ce fameux tableau qu'il affirmait devoir représenter le *Passage de la Mer Rouge*, et depuis cinq ou six ans ce chef-d'œuvre de couleur était refusé avec obstination par le jury. Ainsi, à force d'aller et de revenir de l'atelier de l'artiste au Musée, et du Musée à l'atelier, le tableau connaissait si bien le chemin, que, si on l'eût placé sur des roulettes, il eût été en état de se rendre tout seul au Louvre. Marcel, qui avait refait dix fois et remanié du haut en bas cette toile, attribua à une hostilité personnelle des membres du jury l'ostracisme qui le repoussait annuellement du Salon Carré; et, dans ses moments perdus, il avait composé en l'honneur des corbères de l'Institut un petit dictionnaire d'injures avec des illustrations d'une férocité aiguë. Ce recueil, devenu célèbre, avait obtenu dans les ateliers et à l'École des Beaux-Arts le succès populaire qui s'est attaché à l'immortelle complainte de Jean-Bélin, peintre ordinaire du grand sultan des Turcs: tous les rapins de Paris en avaient un exemplaire dans leur mémoire.

Pendant long-temps, Marcel ne s'était pas découragé des refus acharnés qui l'accueillaient à chaque exposition. Il s'était confortablement assis dans cette opinion, que son tableau était, dans des proportions inouïes, le pendant attendu par les *Noces de Cana*, ce gigantesque chef-d'œuvre dont la poussière de trois siècles n'a pu ternir l'éclatante splendeur: aussi, chaque année, à l'époque du Salon, Marcel envoyait son tableau à l'examen du jury. Seulement, pour dérouter les examinateurs et tâcher de les faire fuir, dans le parti pris d'exclusion qu'ils paraissaient avoir envers le *Passage de la Mer Rouge*, Marcel, sans rien déranger à la composition générale, modifiait quelques détails et changeait le titre de son tableau. Ainsi, une fois, il arriva devant le jury sous le nom de *Passage d'un Rubicon*; mais Pharaon, mal déguisé sous le manteau de César, fut reconnu et fut repoussé avec tous les honneurs qui lui étaient dus.

L'année suivante, Marcel jeta sur un dos plans de sa toile une couche de blanc simulat la neige, planta un sapin dans un coin, et, habillant un Égyptien en nadié de la garde impériale, baptisa son tableau: *Rassage de la Bérézina*.

Le jury, qui avait ce jour-là recouru ses lunettes sur le parement de son habit aux palmes vertes, ne fut point dupe de cette nouvelle ruse. Il reconnut parfaitement la toile obstinée, surtout à un grand diable de cheval multicolore qui se cabrait au

bout, d'une vague de la Mer Rouge. La robe de ce cheval servait à Marcel pour toutes ses expériences de coloris, et, dans son langage familier, il l'appelait tableau synoptique *des tons fins*, à cause qu'il reproduisait, avec tous leurs jeux d'ombre et de lumière, toutes les combinaisons les plus variées de la couleur. Mais une fois encore insensible à ce détail, le jury n'eût pas assez de boules noires pour refuser le *Passage de la Bérézina*.

— Très-bien ! dit Marcel, je m'y attendais. L'année prochaine, je le renverrai sous le titre de : *Passage des Panoramas*.

— Ils seront bien attrapés... trapés... attrape... trape ! chantonna le musicien Schaubard sur un air nouveau de sa composition, un air terrible, bruyant comme une gamme de coups de tonnerre, et dont l'accompagnement était redouté de tous les pianos circonvoisins.

— Comment peuvent-ils refuser cela sans que tout le vermillon de ma Mer Rouge leur monte au visage et les couvre de honte ! murmura Marcel en contemplant son tableau... Quand on pense qu'il y a là-dedans pour cent écus de couleur et pour un million de génie, sans compter ma belle jeunesse, devenue chauve comme mon feutre ! Une œuvre sérieuse, qui ouvre de nouveaux horizons à la science *des glacis* ! Mais ils n'auront pas le dernier ! jusqu'à mon dernier soupir je leur enverrai mon tableau. Je veux qu'il se grave dans leur mémoire.

— C'est la plus sûre manière de le faire jamais graver, dit Gustave Colline d'une voix plaintive, — et en lui-même il ajouta : Il est très joli, celui-là, très joli !... je le répéterai dans les sociétés.

Marcel continuait ses imprécations, que Schaubard continuait à mettre en musique.

— Ah ! il ne veulent pas me recevoir ! disait Marcel ; ah ! le gouvernement les paie, les loge et leur donne la croix uniquement dans le seul but de me refuser une fois par an — le premier mars — une toile de cent sur châssis à clé !... Je vois distinctement leur idée, je la vois très-distinctement : ils veulent me faire briser mes pinceaux ! Ils espèrent peut-être, en me refusant ma *Mer Rouge*, que je vais me jeter dedans par la fenêtre du désespoir ; mais ils connaissent bien mal mon cœur humain, s'ils comptent me prendre à cette ruse grossière. Je n'attendrai même plus l'époque du Salon. A compter d'aujourd'hui, mon tableau devient le glaive de Damoclès éternellement suspendu sur leur existence. Maintenant je vais, une fois par semaine, l'envoyer chez chacun d'eux, à domicile, au sein de leur famille, au plein cœur de leur vie privée. Il troublera leur joies domestiques ; il leur fera trouver le vin sur, le rôti brûlé et leurs épouses amères. Ils deviendront fous très-rapidement, et on leur mettra la camisole de force pour aller à l'Institut le jour de séance. Cette idée me sourit.

Quelques jours après, et comme Marcel avait déjà oublié ses terribles plans de vengeance, il reçut la visite du père *Médicis*. On appelait ainsi dans le cénacle un Juif nommé Salomon, et qui, à cette époque, était très connu de toute la Bohême artistique et littéraire, avec qui il était en de perpétuels rapports. Le père Salomon négociait dans tous les genres de bric-à-brac. La Banque d'Echange de M. Proudhon est bien peu de chose comparée au système appliqué par *Médicis*, qui possédait le génie du trafic à un degré auquel les plus habiles de sa religion n'étaient point arrivés jusque-là. Sa boutique, située place du Carrousel, était un lieu féerique, où l'on trouvait toute chose à souhait. Tous les produits de la nature, toutes les créations de l'art, tout ce qui sort des entrailles de la terre et du génie humain, *Médicis* en faisait un objet de consommation. Son commerce touchait à tout, absolument à tout ce qui existe ; il travaillait même dans *Pidéal*. *Médicis* achetait des *MÈS* pour les exploiter lui-même ou les revendre. Connu de tous les littérateurs et de tous les artistes, intime de la palette et familier de l'écrivain, c'était l'*Asmodée* des arts. Il vous vendait des cigares contre un plan de feuilleton, des pantoufles contre un sonnet, de la marée fraîche contre des paradoxes ; il causait à l'heure avec les écrivains chargés de raconter dans les gazettes les cancan

LE FANTASQUE. 195

du monde; il vous procurait des places dans les tribunes des parlements, et des invitations pour les soirées particulières; il logeait à la nuit, à la semaine ou au mois les rapins errants, qui le payaient en copies faites au Louvre, d'après des maîtres. Les coulisses n'avaient point de mystères pour lui: il vous faisait recevoir des pièces dans les théâtres; il vous obtenait des tours de faveur. Il avait dans la tête un exemplaire de *l'Almanach des vingt-cinq mille adresses*; et connaissait la demeure, les noms et les secrets de toutes les célébrités, même obscures.

(La fin au prochain numéro.)

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 20 JANVIER 1849.

Les grands journaux annoncent avec emphase qu'ils auront des rapporteurs qui leur donneront les débats de la chambre d'assemblée. Le *Fantasque* ne s'amusant pas à semblables billevesées, fournira ceux du conseil exécutif, qui seront infiniment plus curieux. On en pourra juger samedi prochain par la discussion qu'ont eue les membres du cabinet en préparant le discours d'ouverture.

CONVERSATION TRICOLORE,

ou

LES POLITIQUES BLEU, BLANC ET ROUGE.

(Suite et fin.)

[On se souvient que, dans notre dernier numéro, nous avons laissé nos trois interlocuteurs discutant les affaires politiques de ce monde, et que le conservateur avait terminé sa dernière période par ces mots, que beaucoup de ses semblables pensent s'ils ne les prononcent pas: "Tout ce que je sais et que je puis vous déclarer, c'est que si le peuple et tous les bavards de votre espèce veulent se révolter, nous les emprisonnerons, nous les exilerons et même nous les pendrons."]

*Le bleu.*—Corbleu! comme vous y allez, monsieur l'ami de la paix! comme vous parlez à votre aise de meurtre et de sang, lorsque c'est celui des autres qu'il faut verser!

*Le blanc.*—Oh! moi, voyez-vous, quand il s'agit du bonheur général et de la tranquillité publique, je ne crains plus rien et je pourrais voir exécuter tous les rebelles avec le plus grand sang-froid. . . et pourtant je ne suis pas ce qu'on peut appeler un homme dur, car je ne puis pas voir tuer un dinde sans avoir la chair de poule.

*Le rouge.*—Voilà ce qu'on appelle de là sympathie pour ses semblables!

*Le bleu.*—Mais, mon cher conservateur, il me semble que vous apparteniez, en 1837, aux sociétés secrètes; que vous tramiez le bouleversement de l'ordre de choses d'alors; que vous vouliez jeter à la rivière, tous les Anglais, gens qui n'aiment pas l'eau pure! Vous me trouviez alors trop poule-mouillée parce que j'avais des scrupules et que je ne voulais employer, comme aujourd'hui, que des moyens constitutionnels, la libre discussion dans les journaux, la force morale de l'opinion publique, les. . .

*Le blanc.*—Pouh! pouh! que me chantez-vous là? Diable! en 1837 c'était bien différent! fichtre! en 1837, moi j'étais un véritable lion, voyez-vous! oh! j'aurais envoyé nos bons faubouriens de ce temps-là prendre la citadelle et mettre la

ville à feu et à sang aussi tranquillement que je fume une pipe; j'étais un véritable enragé, quoi! mais en 1837! peste! le gouvernement n'avait pas fait pour nous ce qu'il a fait depuis!

*Le rouge.*—Quant à moi, j'en vois pas grande différence, si ce n'est que nous étions un peu plus maîtres chez nous qu'aujourd'hui. Quelle différence si grande voyez-vous donc entre les deux époques?

*Le blanc.*—Comment! quelle différence? Mais il faut que vous soyez terriblement aveuglés par l'ignorance ou les passions révolutionnaires, si vous ne comprenez pas le progrès immense, incommensurable qu'a fait le pays depuis onze ans! En 1837 c'étaient les Sewell, les Stuart, les Ogdén qui avaient toutes les places sous le gouvernement. Aujourd'hui nous voyons l'honorable M. Caron à la présidence du conseil législatif; nous voyons l'honorable M. Day sur le banc de la justice. Avant 1837 le gouvernement y mettait des gens comme les Vallières, les Rolland, les Mondéfet. Il fallait avoir des talents terribles pour avoir ces charges-là, tandis qu'à présent l'égalité a fait des progrès et le gouvernement responsable a distribué des emplois à des gens qu'on ne considère pas comme de bien grands phénix. Les Smith et quelques autres en sont une preuve. Regardez avant-1837 qui étaient les greffiers; c'étaient MM. Perrault et Burroughs: en 1847 ça a bien changé, ce sont MM. Burroughs et Fiset. Eh bien! dans tous les départements il s'est fait des améliorations de ce genre; sans compter celles qui se feront encore. Ainsi, par exemple, il va être nommé deux ou trois juges pour compléter les tribunaux, si l'on croit le nouveau bill de judicature. Eh! bien, n'est-ce pas pour moi une douce satisfaction de songer que l'un de ces quatre matins le gouvernement pourrait m'offrir un chapeau à trois cornes, pour peu que cinq ou six de mes confrères vinssent à le refuser! Au moins aujourd'hui le gouvernement récompense ses amis, tandis qu'autrefois il n'achetait que ses ennemis.

*Le rouge.*—Je vous écoute de mes deux oreilles!

*Le blanc, riant.*—Et elles sont longues...

*Le rouge.*—Mais fines, et je n'ai pas encore entendu un seul mot qui ait rapport au peuple, aux pauvres travailleurs, aux braves et industrieux habitants des campagnes qui ont besoin d'améliorer leur culture, qui le savent, mais qui n'ont nul moyen de le faire.

*Le blanc.* (outré de colère et ne se connaissant plus).—Vraiment vous me révoltez avec vos idées absurdes! Est-ce que le gouvernement est fait pour le peuple, par hasard? Qui a jamais rien entendu de si stupide et de si pernicieux que les idées, nouvelles et subversives qui se répandent par le monde! A en croire les orateurs de coins de rues et les journaux démocrates effrénés qui veulent bouleverser l'ordre social, on dirait vraiment que le gouvernement devrait se mêler des affaires du peuple, instruire les ignorants, mener la charrue des *pécants*, corriger la canaille! C'est bien assez qu'on ait la bonté d'emprisonner celle-ci lorsqu'elle commet quelque faute, qu'elle s'enivre, qu'elle se bat ou qu'elle n'a pas d'ouvrage! Le gouvernement est fait pour les gens respectables comme nous autres; il me semble que quand nous sommes contents, nul n'a le droit de rien dire.

*Le rouge.*—Mais, en 1837, vous convoquiez des assemblées d'ouvriers, que vous appeliez les libres et indépendants. électeurs pour leur faire approuver toutes vos résolutions, dont quelques-unes étaient pourtant fort séditieuses: aujourd'hui nous sommes de la canaille parce que nous demandons les mêmes choses que nous demandions alors!

*Le blanc.*—Mais vous ne comprenez donc rien? En 1837 les gens respectables comme nous autres ne pouvaient pas avoir une seule charge publique sans aller honnêtement monsieur celui-ci, tandis qu'aujourd'hui nous nous les donnons à nous-mêmes; ce qui est bien différent. Autrefois, pour avoir un emploi pour un pauvre parent, il fallait faire des pétitions à n'en plus finir, avoir des certificats de capacité et de bonne conduite, puis aller trouver madame une telle qui avait de l'influence sur monsieur un tel qui avait de l'influence auprès du gou-

verneur, tandis qu'aujourd'hui je n'ai qu'à me rendre chez mon ami... et lui dire : "Dis donc ! tu vas me rendre un service ! J'ai mon neveu qui, comme tu sais, est un bon à rien, un débauché, un petit vagabond. Il n'a pas assez d'intelligence pour faire un bon ouvrier, et n'a aucun goût pour le barreau ; ses parents ne savent qu'en faire ! Son père vote pour vous autres, moi-même je jase par-ci par-là en votre faveur. Tu devrais bien me débarrasser du gârnément et le mettre dans quelque bureau public : il copiera ou il aura l'air de se rendre utile ; sur le nombre, un paresseux de plus ne paraît pas !" et l'affaire est arrangée, mon neveu est placé. Vous ne trouvez pas ce système meilleur que l'autre ?

*Le rouge.*—Je suis plus que jamais convaincu que nous avons raison de demander de grandes réformes, car je m'aperçois que nous, les pauvres diables, nous sommes exploités par ceux qui sont plus instruits que nous ; je veux donc qu'on répande l'éducation, afin que le peuple puisse juger de ses intérêts par lui-même ; je veux qu'on réduise les dépenses publiques, afin que les charges qui pèsent sur nous comme sur les autres soient diminués ; je veux qu'on nous sépare du Haut-Canada, parce que c'est assez d'être exploité par ses propres gens sans l'être en outre par d'autres avec qui nous n'avons rien de commun ; je veux qu'on rende autant que possible les emplois électifs, parce que....

*Le blanc.*—Tenez ! n'allez pas plus loin, car vous êtes un rebelle, un révolutionnaire incorrigible, un affreux radical ; et je ne saurais, sans me compromettre, demeurer plus long-temps avec un homme aussi dangereux.

Notre homme sort en maudissant M. Papineau.

## COLLABORATION

### LE JOUR DE L'AN.

QUELQUES LIGNES ÉCRITES POUR LE "JOURNAL DE QUÉBEC."

Sous ce titre, le *Journal de Québec* du 2 janvier a publié une poésie, signée A. C., que des indiscrets assurent être l'œuvre du gérant de cette feuille. Ce que le poète, par modestie, appelle quelques lignes est une production de cent-six vers, pitoyable amas de mauvaises rimes, d'expressions triviales, de figures ridicules et de contresens qui, dans l'esprit de leur auteur, méritent assurément à son nom une place dans le  *Répertoire National* , à côté de ceux des Garneau, des Chauveau, des Angers et autres muges canadiens !

Quels efforts n'a pas dû faire le poète pour gravir le Parnasse, dont les sentiers inconnus pour lui sont hérissés d'épines qui l'arrêtaient à chaque pas ! Quelle fervente prière n'a-t-il pas dû adresser à Apollon pour que ce dieu lui soufflât si long-temps le feu de son inspiration !

Comme le plus grand nombre d'entre vous, lecteurs, n'ont pas eu le plaisir de lire la poésie d'A. C., je vais vous en réciter les lignes qui ont le plus excité mon admiration, que vous partagerez sans doute, et vous en faire remarquer les beautés, la richesse et l'élégance. Écoutez donc, et applaudissez avec moi A. C. qui débute par ces vers d'une sublimité rare :

" Enfin ils sont passés !... dans ses vastes parois

" L'abîme a retenti du poids de douze mois,

" Dont chaque jour, chaque heure, ou minute, ou seconde,

" Eût son événement qui fit trembler le monde !

Quel goût, quel choix d'expressions, quelle clarté dans les suivants :

“ Et le terrible cri : Liberté ! Liberté !

“ A retenti dans l'air, est partout répété

“ De l'antique Lutèce, il vole en Hybernie,

“ Résonne sur le Pô, tourmente l'Italie.

“ Le paysan armé quitte ses champs rustiques,

“ Et paraît sur les murs de ses villes antiques.

“ O monstruosités de ces temps d'agonie,

“ Vous refusez un sens à l'humaine douleur.

“ L'homme ici-bas, dit-on, doit jouir du bonheur,

“ Lui niant et le prier et l'épreuve visible.

“ Du chemin tortueux vers un but invisible ?”

Mais la figure la plus noble et la plus heureuse qu'emploie A. C. est sans contredit celle-ci :

“ Du village voisin, là le joyeux garçon,

“ Saute, bondit, fend l'air sur son fier étalon.”

Jusqu'ici, j'ai cru, avec tout le monde, que c'est le cheval qui bondit sous son cavalier; mais A. C. m'apprend aujourd'hui que c'est le contraire au village. Ainsi pour un poète, sautant, bondissant, fendant l'air sur Pégase qui se montre rétif pour un cavalier de sa force, continue :

“ Là des traîneaux glissants, portent en longues files

“ De Jean, Michel et Luc; les naissantes familles.

Admirez les rimes !

“ Charles, le fils de Jean, arrive un des premiers,

“ A peine son visage annonce sept hivers :

Admirez-les encore !

“ Mais déjà de l'école il est une lumière,

“ De son pays un jour il peut être la gloire !

Prononcez gloère.

Prosternez-vous !

“ Il entre . . . et le grand-père a béni cet enfant ;

“ Les autres ont leur part dans ce tableau touchant.

“ Puis une table agreste avec soin préparée

“ De la joyeuse troupe est bientôt entourée.”

Comme vous le voyez, lecteurs, A. C. décrit, avec un charme et un esprit fin définissables, une scène du jour de l'an à la campagne ; mais il est plein de vérité d'expression dans le tableau suivant :

“ Mais d'où vient qu'au milieu des innocents plaisirs

“ Des larmes ont trahi de tristes souvenirs ?

“ Ah ! c'est que de l'un deux que cherche un œil avide,

“ Au banquet de ce jour la place reste vide !

“ Sous la chute d'un érèbre il a fini ses jours :

“ Et les Jeux et les Ris et les tendres Amours

“ Prennent aussi leur place à la réjouissance.”

Comprenez-vous, lecteurs, comment le poète peut faire regretter la mort du villageois tué par la chute d'un arbre, lorsqu'il nous dit que c'est une réjouissance à laquelle prennent part et les Jeux et les Ris et les tendres Amours ? Il me semble que la mort, entourée d'une aussi aimable compagnie, ne peut qu'être agréable à celui qui la reçoit, et personne sans doute ne doit s'en attrister !

Mais reposons-nous ici un instant, lecteurs ; vous devez être comme moi fatigués d'avoir suivi d'un pôle à l'autre la muse échevelée et vagabonde d'A. C. ; et

comme le chemin qui nous reste à parcourir est le plus pénible de tout le voyage, il est besoin de ramasser nos forces pour franchir cet espace. Courage ! suivez-moi, si vous le pouvez :

“ Oh ! salut donc à toi, nouvel an qui commence,  
 “ Du jour qui l'inaugure, à toi, salut, Soleil ;  
 “ Puisse-tu n'éclairer *toujours* qu'un *jour* pareil !  
 “ Et du crime aujourd'hui qui règne sur le monde,  
 “ Refuser ta lumière à la *laidure immonde*.  
 “ Si les peuples anciens frémissent aux éclats  
 “ De la foudre qui gronde et tombe avec fracas,  
 “ Si l'Europe gémit dans sa misère immense  
 “ Et tremble aux *soubresauts* d'un travail qui commence  
 “ Terrible enfantement, *bouillonnement moral*,  
 “ Sortant avec fureur du *cratère social*.”

N'est-ce pas, lecteurs, que le chemin que nous venons de faire ensemble est horrible ? Pour moi, j'ai eu mille peines à franchir la *laidure immonde* et les *soubresauts d'un travail qui commence*, et entraîné par le *bouillonnement moral*, j'ai failli tomber dans le *cratère social*. N'est-ce pas, que cela, sent horriblement la *boutique du Journal*, et que le rédacteur en chef a mis la main à ce *terrible enfantement* ? Mais suivons encore un instant la muse d'A. C., qui touche au terme du voyage, plus fatiguée et plus à plaindre que nous, je vous assure :

“ Qu'importe un peu de bruit ! qu'importe que l'orgueil  
 “ S' imagine régner lorsqu'il entre au cercueil !  
 “ De la haine jalouse emprunte la colère,  
 “ S'agite dans la mort, soulève poussière,  
 “ Piétine sur le sol, comme un coursier *fougueux*  
 “ Qu'une guêpe a piqué... pousse des cris *effreux* !”

Je n'ai jamais entendu de cheval, piqué par une mouche, pousser des cris *effreux* ; mais je croirai sur parole A. C., dont la verve est si féconde en beautés poétiques. Si la figure ci-dessus est digne de Virgile, la suivante ne l'est pas moins :

“ La terre tourne encore sur son *robuste gond*,  
 “ Le soleil reparait à son même horizon.”

La terre restera-t-elle dans son *gond* après ce vers-là ?

Le poète, toujours inspiré par Apollon, prend un ton prophétique et dit :

“ L'Orgueil *avide* vole au-devant du néant,  
 “ Gouffre où court s'abîmer le terrible géant !”

A. C. terminé, par les quatre premiers vers qui la commencent, cette production, dont je viens de vous citer les passages les plus saillants. Ce que vous venez de lire doit suffire, lecteurs, pour vous faire partager mon admiration pour le poète ; cependant si vous êtes curieux de voir en entier ces *fleurs de la poésie canadienne*, passez au bureau du *Fantasque* où l'on en garde soigneusement une copie, ou plutôt allez à la librairie d'A. C. & Cie., qui, à la recommandation d'un des collaborateurs du *Fantasque* qui paie aujourd'hui son tribut de louanges à une muse nationale, vous donneront autant de copies que vous en désirerez de la poésie :  
 LE JOUR DE L'AN. *Quelques lignes écrites pour le Journal de Québec.*

Ah ! mille pardons, lecteurs ! j'oubliais de vous parler d'une autre poésie du jour de l'an, celle de l'*Ami de la Religion et de la Patrie*. Comme je me suis déjà arrêté trop longtemps sur le sujet, je vous dirai peu de chose de cette production, due à la verve d'O. C. qui me semble aussi bon poète que son confrère A. C. sur lequel il l'emporte par la longueur de son œuvre.

Ce *chef-d'œuvre*, que j'appelle *poésie* par complaisance pour son auteur, contient 210 lignes, où l'on voit huit ou dix rimes masculines de suite et autant de



rimées, féminines, et des vers de quinze pieds ! Vous vous imaginez bien que je n'ai pas pris la peine de scander tous ces vers les uns après les autres : le travail eût été trop long et par trop fatigant ! Un coup-d'œil jeté sur la poésie d'O. C. pourra vous convaincre de la vérité de ce que je dis.

Comme vous le voyez, lecteurs, les C sont furieux cette année pour la rime en dépit du bon sens, et 1849 sera remarquable par leurs terribles enfantements poétiques ! Il est à regretter, sans doute, que de semblables productions voient le jour et passent à l'étranger qui aura, une bien faible opinion du mérite de nos poètes, s'il juge de ceux-ci par A. C. et O. C.

De grâce ! MM. les rimeurs, pour l'honneur national abstenez-vous de faire des vers, puisque Apollon ne veut pas vous inspirer ! Pourquoi vous fatiguer le cerveau pour de semblables productions ? pourquoi vous arracher les cheveux pour de telles rimes ? pourquoi vous frapper la tête pour en tirer d'aussi mauvais vers ?... Ce n'est pas la peine, ma foi !... Écrivez plutôt en prose, et quelque mauvaise que soit celle-ci, on la lira sans vous en faire de reproche, car tout le monde, quand il le faut, écrit en prose tant bien que mal.

Allien, mes amis A. C. et O. C. et sans rancune ! Suivez mon conseil : ne rimez pas l'année prochaine, vous pour le *Journal de Québec*, et vous, pour l'*Ami de la Religion et de la Patrie*, et je vous assure que les abonnés de ces feuilles n'en seront pas du tout fâchés !

VICTOR.

## DE TOUT UN PEU.

Mme de P... voulant définitivement se former l'esprit et le cœur, par une lecture instructive, entra l'autre jour dans un cabinet littéraire, et demanda un livre.

— Présentez le catalogue, lui dit la dame de comptoir.

— Le *Catalogue*... Est-ce gentil ça ?

Danton s'écriait autrefois : — De l'audace ! de l'audace ! et encore de l'audace ! M. de Lamartine s'écriait dernièrement : — Du cœur ! du cœur ! et encore du cœur ! Un diplomate célèbre a dit aussi dans son temps : — De l'argent ! de l'argent ! et encore de l'argent !

Quand donc MM. les utopistes, socialistes, communistes, proudhonistes et autres hommes d'Etat de la même farine, se réuniront-ils pour crier à leur d'un commun accord : — Du bon sens ! du bon sens ! et encore du bon sens ! Avec seulement du vrai bon sens on peut faire tant de bonnes choses.

Mlle Eugénie et Mlle Olympe discutaient, l'autre jour, les mérites respectifs de leurs favoris. Il ne s'agissait, bien entendu, ni de leurs qualités morales, ni de leurs avantages physiques, et leurs vertus financières étaient seules l'objet d'un sévère examen.

— Alfred n'est pas ce qu'on appelle un *crasseux*, disait Eugénie, et cependant on a toutes les peines du monde à en tirer une robe, une ombrelle ou une paire de bottines. Faut la croix à la boutonnière pour en obtenir un cadeau, tandis qu'il dépense volontiers de l'argent pour un dîner, dans une partie de plaisir.

— Bardi, ces hommes sont si sincères ! soupira Olympe ; ils ne nous payent à dîner que pour en manger la moitié !

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ, POUR LE COMITÉ DE RÉDACTION,

Par FRÉCHETTE ET FRÈRE, Rue La Montagne N° 13.